



"HOI SOIT QUI M'IL Y PENSE."



L'Orpheline.

AIR:—Saura rendre un fils à sa mère, un citoyen à son pays.

Depuis que j'ai perdu ma mère,  
Un deuil affreux remplit mon cœur ;  
Quinze ans ! et seule sur la terre,  
Sans parents et sans protecteur.  
Confiante en Dieu, je m'incline  
Devant ses autels rédempteurs,  
Plaignez une jeune orpheline ; } bis.  
Mêlez une larme à mes pleurs. }

Quand les compagnes de mon âge  
Veulent m'appeler à leurs jeux,  
Je ne me sens pas le courage  
De suivre leur essaim joyeux.  
Toujours solitaire et chagrine.  
J'aime à déplorer mes douleurs.

Plaignez une jeune orpheline ; } bis.  
Mêlez une larme à mes pleurs. }

Pour protéger ma faible enfance  
Je n'ai point d'appui, de secours ;  
Je suis sans aucune défense  
Contre la ruse et les détours.  
Hélas ! un sort cruel s'obstine  
A perpétuer mes malheurs.

Plaignez une jeune orpheline ; } bis.  
Mêlez une larme à mes pleurs. }

Pour sauver sa frêle existence  
Le lierre s'attache à l'ormeau :  
Et moi, je n'ai dans ma souffrance  
Pour seul refuge qu'un tombeau,  
J'attends de la bonté divine  
Le terme de tant de rigueurs.  
Plaignez une jeune orpheline ; } bis.  
Mêlez une larme à mes pleurs. }

La Revolution de Juillet 1830.

(FIN.)

III.

Français, sachez donc une bonne fois  
vous tenir à quelque chose, et vous fixer  
enfin.

Vous avez à votre tête une famille  
excellente, toute française par ses mœurs  
et par ses affections ; une famille à la-  
quelle aucun amour propre ne peut en-  
vier ni disputer le commandement.

Un roi cuirassé de cinq princes qui as-  
surent dans sa maison la continuité du  
pouvoir contre les calamités qu'entraînent  
trop souvent pour les peuples la déshé-  
rence des maisons royales, la vacance  
du pouvoir suprême, et les guerres de  
succession.

Vous avez des institutions qui, dès à  
présent vous font jouir de toutes les li-  
bertés connues chez les peuples civili-  
sés.

Tout n'est pas encore entièrement ré-  
glé, fini, complet : mais la Constitution  
offre tous les moyens réguliers de perfec-  
tionner ce que nous avons et d'acquérir  
ce qui nous manque. Au lieu de courir  
sans cesse des chances nouvelles, de ré-  
ver encore des changements, d'abattre  
toujours sans savoir que réédifier !... fa-  
chons d'oublier un peu nos discussions,  
de rallier les esprits, de diriger l'effort de  
nos capacités vers le bien public, et  
d'assurer à la France cette prospérité  
dont parlent tant d'écrivains et d'ora-  
teurs, mais qui ne peut trouver place  
au milieu de la mobilité des esprits et de  
l'inconstance perpétuelle des résolu-  
tions.

Dans l'état actuel de notre civilisation  
la classe qu'on appelle intermédiaire, fait  
la force de la nation ; elle est la plus  
laborieuse, la plus éclairée, la plus virile ;  
elle est héroïque dans les combats ; in-  
telligente dans les arts, le commerce et  
les travaux de l'industrie ; elle ne peut  
supporter la servitude ; elle aime avec  
passion la patrie, la gloire et la liberté !  
Mais, je le dis avec douleur, elle entend  
mal à conserver ce qu'elle a conquis.  
La gentilhommerie sait très bien ce  
qu'elle regrette et ce qu'elle voudrait  
ressaisir ; le parti-prêtre, c'est-à-dire  
ceux qui veulent faire servir la religion  
au succès d'une ambition toute mondaine  
le savent également : légitimistes et ul-  
tramontains savent faire des sacrifices  
de plus d'un genre au succès de leurs  
idées, de leur caste, de leur parti. Mais  
nous autres hommes populaires, qu'on  
appelait jadis le tiers-états, nous savons  
seulement ce que nous ne voulons pas.

Après une chose renversée, c'est une  
autre, et puis une autre encore, et tou-  
jours du nouveau. L'envie nous tue,  
la jalousie nous dévore ; trop nombreux  
pour arriver tous, nous ne pardonnons à  
personne d'arriver seul ou d'arriver le